

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 49

Artikel: Les Vaudois du Piémont réfugiés en Suisse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182022>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 21.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,

Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.
Ce fut son dernier vers. — Sur la charrette qui
l'amenait au supplice, il s'écria : « Je n'ai rien fait
pour la postérité! » et se frappant le front : « Pour-
tant j'avais quelque chose là. »

(A suivre.)

Aug. REITZEL.

Les Vaudois du Piémont réfugiés en Suisse.

Tentative de retourner dans leurs vallées. Rendez-vous entre
Rolle et Nyon.

La secte des Vaudois a fait beaucoup de bruit en France dans les XII^e et XIII^e siècles. Il n'en est peut-être aucune dont l'origine ait été plus contestée. Bos-suet nous apprend que ces sectaires, nommés aussi *pauvres de Lyon*, *léonistes*, *ensabatés*, ou insabatés, parce qu'ils portaient des savates ou des sandales, commencèrent à faire parler d'eux en 1160. Leur fondateur, Pierre Valdo, avait vu le jour à Vaux, sur les bords du Rhône. Il s'était établi à Lyon, et avait acquis par le commerce une fortune considérable. Frappé de la mort subite d'un de ses amis, il résolut de mener une vie religieuse, vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, et, touché de leur ignorance autant que de leur misère, fit traduire quelques livres de la Bible, qu'il se chargea de leur expliquer. Imitant en tous points la conduite des apôtres, il s'attribua et reconnut à ses disciples, hommes et femmes, d'annoncer la parole de Dieu. L'archevêque de Lyon leur ayant interdit la prédication publique, ils la continuèrent en secret. Leur doctrine fut condamnée par le concile de Latran, en 1179.

Valdo, chassé de Lyon, se réfugia dans les montagnes du Dauphiné et du Piémont, d'où ses disciples se répandirent dans toute l'Europe; mais, aujourd'hui, ils n'existent plus que dans les trois vallées du Piémont, où ils forment une population d'environ 20,000 âmes.

Dans ce pays, resserré derrière les Alpes, vit depuis des siècles ce petit peuple, dont l'oppression et le malheur ont éprouvé la constance et fortifié le caractère. Séparé du monde entier par sa situation et par sa pauvreté, la possession du pur Evangile a fait depuis un temps immémorial sa richesse et sa gloire.

Les Vaudois ne crurent pas devoir garder ce trésor pour eux seuls; ils envoyèrent au dehors des messagers de la bonne nouvelle, qui, pendant quelque temps, travaillèrent inaperçus. Mais leur influence, toujours plus sensible, attira l'attention de Rome, et, dès lors, les Vaudois ne furent plus en sûreté dans leurs vallées. Ils se virent même contraints de les quitter, et, dans leur dispersion, ces fidèles témoins de la vérité, exerçant autour d'eux une sainte et heureuse influence, furent en plus d'un pays les précurseurs de la grande renaissance religieuse du XVI^e siècle. Mais l'amour du pays de leurs pères se joignit dans leur cœur avec l'amour de la religion. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ils aspiraient ardemment au retour dans la patrie. Leurs dernières tentatives, couronnées d'un succès durable, prirent naissance sur un sol dont le nom était le même que celui du leur. C'est au milieu de nous, sur les bords

du Léman, qu'ils concertèrent la conquête de leurs antiques foyers. Cette circonstance, jointe aux rapports de mœurs, de croyance et de caractère que nous avons avec eux, donne pour nous un singulier intérêt à cette partie de leur histoire.

On sait comment l'édit publié à Nantes, par Henri IV, en 1598, et qui garantissait à ses anciens correligionnaires la liberté de conscience et de culte, après avoir subi de nombreuses altérations au préjudice des réformés, fut révoqué par Louis XIV, en 1685. Ce prince, dont l'ambition était de détruire la réforme partout où elle s'était établie, exerçait à cette époque une grande influence sur le duc de Savoie. Les Vaudois ne tardèrent pas à s'en repentir. Dès le mois de novembre 1685, le gouverneur des Vallées fit défendre aux étrangers d'y entrer ou de s'y arrêter plus de trois jours, et aux habitants de les recevoir. Le 31 janvier 1686 parut un édit où Victor-Amédée, à peine majeur, interdisait aux Vaudois tout exercice de leur religion, sous peine de la vie et de la confiscation de leurs biens; il ordonnait en outre la démolition des temples et obligeait les ministres et les maîtres d'école à sortir de ses Etats dans le terme de quinze jours; enfin, il prescrivait de faire baptiser les enfants par les curés et d'envoyer aux écoles des couvents ceux qui en avaient l'âge.

Les Vaudois consternés adressèrent à leur souverain requêtes sur requêtes, mais inutilement. De leur côté, les cantons protestants de la Suisse intercédèrent auprès du duc de Savoie en faveur de leurs correligionnaires par une ambassade, qui, n'ayant pu obtenir la révocation de l'édit, demanda, pour les Vaudois, comme dernière grâce, la liberté de s'expatrier, de disposer de leurs biens et de les emporter. Cette démarche était peu du goût des Vaudois, qui étaient si attachés à leurs Vallées, qu'un grand nombre d'entre eux déclarèrent préférer la mort à l'exil. Le 9 avril, Victor-Amédée publia un édit dans le sens de la demande des cantons suisses, mais les conditions en étaient si onéreuses, que la plus grande partie des intéressés aimèrent mieux rester, sauf à mourir pour la foi de leurs pères.

Le terme étant venu, et la plupart des Vaudois s'obstinant à ne point partir, malgré les instances de plusieurs des leurs et des députés suisses, Victor-Amédée, avec des troupes françaises, sous les ordres de Catinat, et ses propres troupes, cerna les Vallées. La résistance des Vaudois fut longue et héroïque, mais enfin ils furent réduits à mettre bas les armes. Quinze mille furent faits prisonniers et les enfants furent arrachés à leurs parents. Au mois d'octobre suivant, les Suisses obtinrent de la cour de Turin des sauf-conduits, sur la foi desquels les infortunés Vaudois partirent pour la Suisse, laissant un grand nombre des leurs dans les prisons. Beaucoup de ceux qui partirent n'arrivèrent point au terme du pèlerinage. La misère et la faim les décimèrent sur le chemin de l'exil. Ceux qui survécurent entrèrent en Suisse par Genève, dans les premiers mois de 1687, au nombre de deux mille neuf cent trente-six. L'accueil fut généreux et empressé. « Les Genevois, dit un ancien récit, s'entre-battaient à qui emmènerait chez soi les plus misérables; plusieurs même les portaient entre leurs bras depuis la frontière des deux Etats. » Arrivés en Suisse, ils furent répartis entre les Etats de Berne, de Neuchâtel et de Saint-Gall. Il ne leur manquait, ce semble, que de savoir jouir de ce bien-être, si nouveau pour eux; mais la tranquillité et les aisés de

la vie ne pouvaient remplacer pour eux la patrie et leurs foyers désolés; leurs hôtes, quelque bienveillants qu'ils fussent, n'avaient pas été les compagnons de leur enfance; ces montagnes et ces vallées, plus belles peut-être que les leurs, n'avaient pas à leurs yeux le charme des souvenirs. L'allemand leur paraissait un idiôme barbare, qui affligeait leurs oreilles, habituées à la langue romane ou des Vallées, qui est douce et sonore.

(La fin au prochain numéro.)

Les derniers combats de l'ancienne Berne.

VIII

Le 5 mars, au point du jour, Schauenbourg se mit en marche avec toutes ses troupes. Son avant-garde déboucha des environs de Bätterkinden; le corps principal, stationné à Lohn, en deçà de Soleure, la suivit de près. Il culbuta après quelque résistance le premier poste bernois près de Schalouren. Quinze cents hommes l'attendaient en bataille sur le plateau en avant de Fraubrounnen, à l'endroit où se voient encore un grand tilleul et le monument de la victoire des Bernois sur les bandes d'Enguerand de Coucy. Position mauvaise, facile à tourner de tous les côtés, que le général n'avait certainement pas choisie, mais où les soldats s'étaient portés de force, afin de défendre leurs propres foyers. Presque tout le monde avait perdu la tête. Un bataillon alla même se loger loin des autres dans une clairière, où il fut après l'action cerné et écharpé.

Pendant, à l'arrivée des Français, les deux bataillons placés en avant firent une bonne contenance, et repoussèrent d'abord l'ennemi dans la forêt. Une seconde attaque les repoussa à leur tour; ils reculèrent, puis revinrent à la charge; battus de nouveau, ils se jetèrent sur les troupes placées derrière eux, qui n'avaient pas eu la pensée de les soutenir, et les mirent en désordre. Encore quelques moments d'une résistance opiniâtre: mais les Français avaient débordé les Bernois des deux côtés; leur cavalerie fila le long du marais; une de leurs pièces lança quelques obus. A la vue, ou plutôt à l'ouïe de ce projectile inconnu: « Ils tirent des bombes! ils tirent des bombes! » s'écrièrent les Bernois, la fuite devint générale.

On avait combattu d'une manière digne, du nom suisse, et avec le courage du désespoir. Un vieillard d'Utzenstorf, rapporte Rovéréa, entendant commencer la fusillade, réunit autour de lui sa femme et ses filles, s'agenouille avec elles, adresse sa prière au ciel, lit un chapitre de la Bible, donne sa bénédiction à ses compagnes, leur distribue des hallebardes et marche avec elles au combat. Tous y périrent. Un autre vieillard, posté derrière un cerisier, avait abattu plus d'un ennemi de son mousquet: « Suivez-nous, lui cria-t-on au commencement de la déroute, vous allez être pris ou tué. — Je veux tirer encore un ou deux coups, répondit-il avec le plus grand calme; cela ne va pas mal. » On ne le revit plus. La moitié des artilleurs avaient été tués ou blessés sur leurs pièces; l'un d'eux, avec deux

doigts d'emportés, continua son service jusqu'à la retraite. Les chefs, voulant du moins sauver les canons, s'y attelèrent avec le reste de leurs hommes; mais voyant leurs efforts inutiles, ils les enclouèrent et les jetèrent dans une carrière de gravier. Puis tout se précipita du côté du Grauholz.

Cette position, aujourd'hui, n'aurait plus la même importance. La construction du pont de la Tiefenau ouvre de Soleure sur Berne un chemin plus court, et si ce passage de l'Aar eût existé à l'époque dont nous parlons, nul doute que les principaux efforts s'y seraient portés. Mais alors, la seule grande route qui conduisit de Soleure à Berne venait se joindre dans le Grauholz même à la route d'Argovie; cette circonstance, l'avantage des localités, indiquait ce point comme le dernier boulevard de la capitale. La position, sans être aussi formidable que le disent quelques historiens, était forte: des hauteurs rocheuses et boisées couvraient la droite des Bernois; un bois, des marais, malheureusement à sec en ce moment à cause de la beauté de la saison, protégeaient leur gauche. Des abattis sur la route et aux deux côtés, cinq pièces de canon les défendaient en face. A gauche, derrière les abattis, était posté le bataillon Tillier, du district de Konolfingen; à droite, le bataillon de réserve Daxelhofer, du même district. Les Bernois occupaient le haut d'une descente, et leur artillerie croisait ses feux sur le point où les deux routes se réunissaient.

L'avoyer Steiguer, le général d'Erlach et ses adjudants, d'Effinguer de Wildegg, un des officiers les plus hardis et les plus capables de l'armée, Kneubuhler, Varicourt, avaient passé une partie de la nuit autour du feu de bivouac. Pendant que tristes, mais résolus, ils se préparaient à rendre le dernier devoir à la patrie, deux hommes à cheval s'approchèrent et demandèrent à parler à d'Erlach. On les fit avancer, l'un d'eux prit la parole, et tout en parlant il tirait doucement un pistolet de l'arçon de sa selle. D'Effinguer s'en aperçut et saisit brusquement le pistolet; l'homme se dégagea, partit au galop, laissant son arme aux mains de l'adjudant. Quel était cet assassin? son but? ses motifs? on n'a jamais pu le savoir.

(A suivre.)

Les personnes qui s'abonneront au CONTEUR VAUDOIS pour l'année 1873 recevront GRATIS tous les numéros de décembre.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

CASINO-THÉÂTRE DE LAUSANNE

Direction de MM. F. Lejeune et A. Vaslin

Dimanche 8 Décembre 1872

LES PAUVRES DE PARIS

Drame en sept actes, par MM. Brisebarre et Nus.
On commencera à 7 heures.

Incessamment: LA BELLE GABRIELLE
pièce à grand spectacle, par A. Maquet.

Lausanne. — Imp. Howard-Delisle.